

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 35

Artikel: L'incourâ et la colomba
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181457>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

jets d'art d'un goût exquis, cette recherche artistique qui se montre jusque dans le poids de la balance du marchand d'huile, nous disent quelle était, il y a dix-huit siècles, la préoccupation de l'homme au pied de ce Vésuve qui devait l'engloutir. Les autels des faux dieux se sont écroulés, mais le paganisme est encore de fait la religion qui fleurit aujourd'hui en Campanie. Le plaisir facile, léger, voluptueux, telle est l'aspiration suprême du peuple napolitain, de ce peuple, qui a inventé les farces atellanes et qui a conservé Polichinelle. Aussi l'idée de la mort lui est-elle profondément antipathique. Ce n'est pas que le cœur fasse ici défaut : tant qu'un malade peut être soulagé, il reçoit les soins les plus empressés, mais quand le roi des épouvantements s'approche, la désertion se fait. Les parents s'empressent de quitter l'appartement, et le moribond rend le dernier soupir, seul avec quelque vieux serviteur ou avec un prêtre qui récite des prières.

Une personne de ma connaissance était allée visiter un ami mourant; une sœur de charité veillait près du lit, la famille avait disparu. Le malade était entré dans le combat où la mort reste victorieuse; ses yeux étaient fermés; ses mains pliaient et repliaient le drap qui le couvrait. Le visiteur s'approche et appelle d'une voix forte le mourant qui ouvre les yeux, le reconnaît, lui sourit et jette un regard désole autour de lui, pour entrer bientôt dans les convulsions de l'agonie.

On raconte sur ce sujet un fait touchant qui devrait faire cesser ce déplorable abandon. Il y a quelques mois, la fille d'un noble napolitain mourait d'une maladie de langueur : la faiblesse allait croissant, et le père de la jeune fille, qui était resté de longues heures auprès de ce lit de mort, se disposait à le quitter, lorsque la mourante, l'entendant se lever, le regarda et lui dit, les larmes aux yeux : « Je vois bien que tout est fini, puisque vous me laissez... » Ce reproche alla au cœur du père, qui s'assit de nouveau, prit la main de son enfant et ne la quitta que lorsque tout fut achevé. Un tel fait est des plus rares ici; j'ai même entendu un Napolitain m'exprimer son indignation de ce que je n'avais pas empêché un membre de mon église d'accompagner le corps de son enfant au lieu de son repos.

Pour les très pauvres gens, qui couchent quelquefois jusqu'à dix dans la même chambre, le déplacement est impossible; ils restent auprès du mort et ils expriment leur douleur avec une véhémence qui n'a d'égale que son peu de durée. Les amis, du reste, feront tout leur possible pour qu'il en soit ainsi. Quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent, ils vous conseilleront un divertissement, un changement d'air; ils éviteront toute allusion un peu prolongée à l'affliction qu'ils veulent soulager, et votre servante vous dira tout crûment : « Bonne santé à ceux qui restent. » (Revue chrétienne.)

L'incurie et la colombe.

On bravo incurie d'onna perrotse dé montagne, né savaï pas coumin féré por atterf lé dzin ào predzo. L'avai biô lau deré dai ball' et bouné tsoûsé, lau

promettré lo bouneu po l'autro mondo, rin ne lai fasai.

Lé z'hommo amâvont mì allâ golliassâ à ti les boitiets d'ingrebliâo, et lé fenné, n'avion lo tin, la demindze matin, que dé taboussi et sé délavâ sin vergogne ni pedi.

— Que faut-te féré? dese l'incurie à sa servinte.

— Vo faut féré on meraclio, mousu l'incurie, lai fe la villia Glodine, sin cin no sarin binstou ti damnâ!

— On meraclio! on meraclio! lé bin aisé à deré, mâ coumin s'in prindré?

Toparai, cin trecassivé noutre n'hommo, qu'avai bin envia dé trovâ ôquié po segotta on bocon ti cliaux indroumaî. Lai pinsavé dé dzo et dé nè, se bin qu'onna vêpra qué l'étai din son courti, à force de sé grattâ la boûla, trave se n'affrê.

La demindze d'après, quand l'a z'u fini son prôno, dese dincé à cliaux que l'ai iron:

« Se vo z'été très-ti bin sadzo, qu'on vayé lé z'hommo mè à la messa qu'ao cabaret, et que lé fenné clousont leu mor, din trai senanné, du vouâi, fari déchindré su lo troupe lo Saint-Esprit din lo côô d'onna colomba. »

Trai senanné sé passont.

Pindin cè tin, l'incurie avai éduquâ n'a petita columbetta, se bin que veniaî medzi dai mitté dé pan din sé z'orolliés.

Adon, po féré lo meraclio, s'étai arrandzi avoué lo seniâo.

L'incurie dévessai deré ào preszo trai iadzo : *Saint-Esprit déchint*, et lo traisiémo iadzo lo seniâo devessai latsi l'osè, — bllian coumin la naî, — qu'audré suramin s'aguelli su lé z'épaules dé l'incurie et farai état de lai parlâ à l'orollie.

To cin, vo vaidé, étai préparâ coumin on papai dé musiqua, et la demindze de cè biô djû, tsacon étai venu po verré lo meraclio, et l'église étai plliaîna qu'on ào.

A bon momint, l'incurie dese à plliaîna gordze : *St-Esprit déchint! St-Esprit déchint! St-Esprit déchint!*

On arai ohiu volâ onna motze, mâ diabe la columba que veniai....

St-Esprit déchint! que réfâ l'incurie, in sé verint vai lo carro io lo seniâo étai catsi....

— Oh! monsu l'incurie, lai crié stice, tot est fotu, lo petou la praissa!!!

L. C.

Les bandits du Rhin.

IV

La bande de MERSEN procédait dans ses opérations avec tant de calme, de sang-froid et de dextérité, qu'on les attribuait généralement à la sorcellerie; mais lorsque l'esprit malin était appréhendé au corps par les autorités habituées à traiter ses pareils avec aussi peu de cérémonie, il se trouvait que l'esprit était un démon en chair et en os, c'est-à-dire Jean Bosbeck, frère de François dit *Jehu*, celui dont nous venons de parler. Nous pourrions décrire, pour l'amusement du lecteur, une foule d'atrocités commises par ce monstre; mais nous aimons mieux rapporter, pour la rareté du fait, un exemple de sa générosité, d'autant plus qu'il se lie à un admirable trait d'héroïsme d'un ministre luthérien.

Les bandits étaient arrivés au bourg de Mulheim sur le Ruhr, dans la juridiction de Hesse-Darmstadt; ils s'étaient